UNE SECONDE LIGNE DE DÉFENSE : LES SPORTS AMÉRICAINS DANS LA GUERRE FROIDE

GUERRES MONDIALES ET CONFLITS CONTEMPORAINS, 2020/1 (N° 277), p. 59-71.

DOI : 10.3917/GMCC.277.0059.

URL : [HTTPS://WWW.CAIRN.INFO/REVUE-GUERRES-MONDIALES-ET-CONFLITS-CONTEMPORAINS-2020-1-PAGE-59.HTM](https://www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2020-1-page-59.htm)

FRANÇOIS DOPPLER-SPERANZA

UNIVERSITE DE STRASBOURG

SAVOIRS DANS L'ESPACE ANGLOPHONE : REPRESENTATIONS, CULTURE, HISTOIRE (UR 2325)

« Je pense qu'un ambassadeur sportif de mon genre peut vous aider à mieux cerner les États-Unis et à mieux connaître les Américains »¹, lance l'athlète Mal Whitfield à une poignée de volontaires se préparant à suivre une séance de conditionnement physique, lors d'une tournée en Rhodésie du Nord pour le compte de l'Agence d'information des États-Unis (USIA) en 1954. Quelques années plus tard, face à la controverse que nourrit la présence militaire américaine à l'étranger, ce vétéran des *Tuskegee Airmen*², une compagnie de pilotes noirs de la Seconde Guerre mondiale, ajoute que « le sport est plus ou moins la seule chose que les États-Unis ont encore à leur portée pour vendre leur prestige et leur démocratie »³. Alors que l'armée des États-Unis se déploie sur de nombreuses bases militaires à l'étranger, le gouvernement tisse un vaste réseau d'antennes diplomatiques pour promouvoir la culture américaine dans le monde. Et c'est sans surprise que « la guerre culturelle devint aussi une guerre sportive », annoncent Toby Rider et Kevin Witherspoon, poussant néanmoins « les citoyens américains à repenser les fondements de leur culture sportive nationale »⁴. Tout au long de la guerre froide, les sports américains sont ainsi au cœur d'une stratégie, qui fait émerger un « empire en pointillés », selon la formule de Daniel Immerwahr⁵.

Or, souligne l'intellectuel français Jacques Ayencourt en 1949, la guerre froide se joue autant à l'extérieur des États-Unis que sur le front intérieur. Désormais, dit-il, le gouvernement américain ne peut « laisser la nation s'endormir, il faut l'empêcher de retomber dans l'ornière de l'isolationnisme »⁶. En fait, « ce que le gouvernement demande au pays c'est, en temps de

¹ « Diplomat in short pants », *Sports Illustrated*, 7 février 1955, p. 13.

² William Alexander Percy, « Jim Crow and Uncle Sam : The Tuskegee Flying units and the U.S. Army Air Forces in Europe during World War II », *The Journal of Military History*, 2003, vol. 67 n°3, p. 773-810.

³ Paul Zimmerman, « African Aide : Mal Whitfield Talks Track », *Los Angeles Times*, 26 août 1962, p. 2

⁴ Toby C. Rider et Kevin B. Witherspoon, « Sport and American Cold War Culture » in Toby C. Rider, Kevin B. Witherspoon (éds.), *Defending the American Way of Life : Sport, Culture, and the Cold War*, Fayetteville, University of Arkansas Press, 2018, p. 5.

⁵ Daniel Immerwahr, *How to Hide an Empire. A Short History of the Greater United States*, London, Bodley Head, 2019, 516 p. L'expression est employée dans un article paru deux ans auparavant : « The Greater United States : Territory and Empire in U.S. History », *Diplomatic History*, 2016, vol. 40, n°3, p. 373-391

⁶ Jacques Ayencourt, « L'Américain, son information, la guerre et la paix », *Esprit*, 1949, vol. 18, n°6, p. 774.

paix, de vivre sur un pied de guerre »⁷. Particulièrement touché par cet état de fait, le milieu sportif contribue largement à promouvoir la bonne entente internationale pendant la guerre froide, selon Kenneth Osgood⁸. Aussi peut-on s'interroger sur la place du sport dans le « culte de la sécurité nationale », qui agit comme un paradigme hégémonique « étouffant toute considération pour de réelles alternatives », écrit Andrew Bacevich⁹. Nous identifierons d'abord les causes intérieures de la transformation des sports américains au début de la guerre froide, puis évoquerons la projection d'une image idéale typique appuyant l'ambivalence de la politique étrangère des États-Unis. Nous nous pencherons enfin sur les négociations de la culture sportive américaine hors des frontières nationales, pour observer comment la guerre froide a influencé l'histoire des sports aux États-Unis.

1) LES SPORTS AMÉRICAINS FACE AUX AJUSTEMENTS DE LA GUERRE FROIDE

En 1947, les derniers GI encore stationnés à l'étranger rentrent aux États-Unis¹⁰. Parmi eux, quelques sportifs, qui n'ont pas droit aux hommages rendus aux soldats morts au combat, en raison de leur possible accointance avec des communistes et de la crainte qu'ils soient devenus des espions à la solde des Soviétiques. Mais le sport remplit une fonction civique essentielle, comme ce fut le cas lors des grandes vagues d'américanisation du début du siècle. Prisé par le commandement militaire pendant la guerre, le basketball tire son épingle du jeu et devient « le sport américain par excellence », écrit Stanley Frank dans le *Los Angeles Times* en 1946. Sa popularité provient du fait qu'il « ne nécessite aucun équipement complexe, le côté d'une grange ou d'une cour d'école pouvant faire office de terrain » ; de plus, ce sport rural et pacifique, pense-t-on alors, qui a « un risque de blessure négligeable et sans position privilégiée, comme le *pitcher* au baseball ou le *quarterback* au football »¹¹, se différencie d'un baseball à la coloration ouvrière dans une Amérique sous tension, note Ron Briley¹². En effet, alors que la loi antisyndicale Taft-Hartley détériore le climat social des grandes villes ouvrières, la récente Basketball Association of America (BAA) installe ses premières franchises dans des villes moyennes du centre des États-Unis – Minneapolis, Indianapolis, Fort Wayne, ou Rochester.

Mais l'intérêt pour le basketball dépasse rapidement le seul cercle sportif. D'importantes sommes d'argent sont mises en jeu pour les tournois les plus prisés, qui se tiennent souvent au Madison Square Garden, en plein cœur de Manhattan – une pratique auparavant réservée à une

⁷ *Ibid.*

⁸ Kenneth Osgood, *Total Cold War : Eisenhower's Secret Propaganda Battle at Home and Abroad*, Lawrence, Kansas : University of Kansas Press, 2006, p. 262-264.

⁹ Andrew J. Bacevich, *The Long War: A New History of U.S. National Security Policy Since World War II*, New York, Columbia University Press, 2007, p. xiii.

¹⁰ Un grand nombre de soldats a pu séjourner en Europe grâce au GI Bill of Rights, une loi fédérale votée pour anticiper les difficultés liées à l'emploi des vétérans de la Seconde Guerre mondiale. Signée par Franklin D. Roosevelt le 22 juin 1944, qui offre une « aide du gouvernement fédéral aux vétérans de la Seconde Guerre mondiale pour le réajustement à la vie civile ». Il s'agit de l'une des dernières reliques du New Deal. US Congress, « Servicemen's Readjustment Act of 1944 », Public Law 78-346, 58 Stat. 284m, 22 juin 1944.

¹¹ Frank Stanley, « Everybody's Game : More People are Playing Basket-Ball », *Los Angeles Times*, 17 mars 1946, p. 23.

¹² Ron Briley, « Danny Gardella and Baseball's Reserve Clause : A Working-Class Stiff Blacklisted in Cold War America », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, 2010, vol. 19, n°1, p. 52-66.

bourgeoisie habituée à parier sur les courses hippiques à une trentaine de kilomètres à Belmont Race Park. Les paris sportifs sont très courants, organisés par des *bookies* espérant la reprise de l'économie américaine. Bien qu'amateur, c'est pourtant le sport universitaire qui abrite les plus grands scandales de matchs truqués, raconte Chad Carlson¹³. Il n'en faut pas plus à la presse soviétique pour s'emparer de la question et dénoncer la corruption des sports américains, dans le basketball, mais aussi « la boxe, le baseball et le football, qui sont aussi lucratifs pour les athlètes que pour les entraîneurs »¹⁴. On y voit, dit-on, la preuve d'une supériorité manifeste de la culture physique soviétique, préservée des effets nocifs du mercantilisme qui sévit aux États-Unis. La guerre froide n'étant pas encore pleinement lancée et la réponse américaine se fait curieusement attendre : il n'y a guère que la *Little League Inc.*, en mobilisant les jeunes joueurs de baseball et de softball, pour s'engager avec vigueur dans « la promotion de l'américanisme face à l'idéologie impie du communisme », note Robert Elias¹⁵.

Au début de la guerre froide, les sportifs américains sont réduits à l'image de modestes « athlètes bourgeois, dont la seule ambition est de gagner à tout prix »¹⁶, explique Harrison E. Salisbury dans les colonnes du *New York Times*. Soumis à la propagande soviétique relayée par les partis communistes en Europe, ils souffrent d'une image peu flatteuse et rarement contredite. Il est vrai que les États-Unis accusent un retard encore important dans la promotion de l'image des États-Unis à l'étranger et dans l'utilisation du sport comme instrument de propagande. Et pour cause : Harry S. Truman ne dispose pas de l'arsenal nécessaire pour mener sa politique d'endiguement du communisme. Sa stratégie privilégie la voie du secret, mais se trouve être de courte vue, enlisée dans des débats de politique intérieure menés par un Congrès Républicain aux abois¹⁷. Tourné vers les questions nationales et particulièrement hostile à Truman, le *do-nothing Congress* (Congrès de l'immobilisme) attend 1948 pour voter la loi Smith-Mundt, qui annonce la reprise d'un programme fédéral de projection culturelle extérieure¹⁸. Les sports américains s'inscrivent ainsi dans la continuité des pratiques publicitaires du temps de guerre, annonçant une nouvelle ère du « siècle sportif américain »¹⁹ et passant outre les gouvernements étrangers pour porter le message directement aux populations, souligne Jérôme Gyax²⁰.

¹³ Chad Carlson, *Making March Madness : The Early Years of the NCAA, NIT, and College Basketball Championships*, Fayetteville : University of Arkansas Press, 2017, p. 204 ; 263-284. Au sujet des scandales dans les sports universitaires, voir : J. Samuel Walker, *ACC Basketball : The Story of the Rivalries, Traditions, and Scandals of the First Two Decades of the Atlantic Coast Conference*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2011, 416 p.

¹⁴ « Soviet Magazine Calls US Sports 'Corrupt' », *The Washington Post*, 21 avril 1948, p. 17.

¹⁵ Robert Elias, « The National Pastime Trade-off : How Baseball Sells US Foreign Policy and the American Way », *The International Journal of the History of Sport*, 2011, vol. 28, n°17, p. 2510.

¹⁶ « Soviet Extols Its 'New' Athletes: Even the Boxers Are Gentlemanly », *New York Times*, 29 juillet 1949, p. 1

¹⁷ Pour Truman, il est plus efficace d'influencer l'opinion en soutenant les éléments nationaux anticommunistes que de mener une propagande ouverte de promotion de la culture américaine. À ce sujet, voir les classiques : Pierre Grémion, *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture 1950-1975*, Paris, Fayard, 1995, 645 p. ; Frances Stonor-Saunders, *Who Paid the Piper ? The CIA and the Cultural Cold War*, Londres, Granta, 1999, 509 p. ; François David, *La naissance de la CIA ; L'Aigle et le Vautour, 1945-1961*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2016, 464 p.

¹⁸ US Congress, « US Information and Educational Exchange Act of 1948 », Public Law 80-402, 62 Stat. 6, 27 janvier 1948.

¹⁹ Au sujet du « siècle sportif américain », voir : Mark Dyreson, « Sport and visions of the 'American century' », *Peace Review*, 1999, vol. 11, n°4, p. 565-571.

²⁰ Jérôme Gyax, *Olympisme et guerre froide culturelle. Le prix de la victoire américaine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Inter-National », 2012, p. 37-38.

Reposant sur la promotion des vertus du patriotisme et de la compétition, la projection des sports américains est façonnée par des « sculpteurs d'images », qui oblitérent évidemment les tensions politiques et sociales que connaissent les États-Unis sur le front intérieur, écrit Toby Rider²¹. La situation est difficile pour Truman, car les Républicains, qui contrôlent désormais les deux chambres du Congrès, cherchent à prendre leur revanche sur le *New Deal* et à débusquer les espions communistes à la solde de l'Union soviétique sur le territoire américain, une mission qu'assure avec zèle la Commission d'enquête sur les activités antiaméricaines (HUAC)²². Encore sous le coup des effets de la Seconde Guerre mondiale, le monde sportif est tout d'abord plutôt épargné par ces tensions ; tout juste rappelle-t-on aux sportifs de la ligue majeure de baseball de se distinguer par leur exemplarité²³. Toutefois, le milieu sportif est particulièrement affecté par le retour de la conscription en 1948, d'autant que Truman décrète la déségrégation des forces armées²⁴. Cette transition amène les sportifs vers un nouveau rôle dans la défense de la sécurité nationale, à l'occasion du déploiement d'un important réseau de bases militaires dans le cadre de l'Organisation de l'Atlantique Nord (OTAN), qui contribuera, au long de la guerre froide, à projeter la « force culturelle » américaine à l'étranger²⁵.

En 1950, on le sait, les États-Unis s'engagent dans une nouvelle guerre très impopulaire en Corée – la première incursion militaire officielle à l'étranger depuis 1945. À Washington, on pense que l'entrée en guerre justifie l'utilisation de l'arme psychologique, qui prend la forme d'une « campagne de Vérité » vouée à faire de chaque Américain un « croisé », détaille Justine Faure²⁶. Dès l'annonce de cette vaste campagne de propagande, élaborée comme un contrepoint de la propagande soviétique, le secrétaire d'État aux Affaires publiques Edward W. Barrett met à contribution l'important réseau de politique culturelle américaine dans le monde et s'associe à de nouvelles organisations internationales comme l'OTAN²⁷. En 1952, l'URSS prend part aux Jeux olympiques d'Helsinki, annonçant un nouveau rôle pour les sports américains dans la bataille pour « le cœur et les esprits » à l'étranger²⁸. Mais la présence militaire américaine à l'étranger est toujours plus contestée et l'intensification de la guerre froide installe un « alignement durable de la menace extérieure – soviétique – et de la menace intérieure –

²¹ Toby C. Rider, « Projecting America : Sport and Early US Cold War Propaganda » in *Defending the American Way of Life*, op. cit., p. 17.

²² À propos des activités dites « antiaméricaines », voir : Marjorie Garber, Rebecca L. Walkowitz (éds.), *Secret Agents : The Rosenberg Case, McCarthyism and Fifties America*, London, New York, Routledge, 1995, 320 p.

²³ Ron Briley, « Baseball and the Cold War: An Examination of Values », *OAH Magazine of History*, 1986, vol. 2, n°1, p. 15-18.

²⁴ «Executive Order 9981, Establishing the President's Committee on Equality of Treatment and Opportunity in the Armed Forces», 26 juillet 1948. Au sujet de la déségrégation des forces armées, voir : Françoise Clary, « L'intégration des Afro-Américains dans les forces armées des États-Unis : l'impact des guerres », *Cynos*, 2006, vol. 21, n°2, en ligne : <http://revel.unice.fr/cynos/index.html?id=389> [consulté le 12 mars 2019].

²⁵ Nous employons ici la notion de « force culturelle » appliquée au messianisme américain par Nicole Guétin, dans un article publié dans la revue *Esprit* au moment du « moment irakien » de 2003. Nicole Guétin, « Le messianisme américain », *Esprit*, 2003, n°294, p. 25-32.

²⁶ Au sujet de la « Campagne de Vérité », voir Justine Faure, « Croisade américaine en 1950 : La délivrance des « Nations Captives » d'Europe de l'Est », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2002, n°73, p. 5-13 ; Raphaël Ricaud, « «The Campaign of Truth» : Propagande et fabrique de la vérité sous Truman », *Revue française d'études américaines*, 2012, vol. 133, n°3, p. 24-37.

²⁷ Linda Risso, *Propaganda and Intelligence in the Cold War. The NATO Information Service*, Londres, Routledge, 2014, p. 28.

²⁸ Toby C. Rider, *Cold War Games. Propaganda, the Olympics, and U.S. Foreign Policy*, Urbana: University of Illinois Press, 2016, p. 49-66.

communiste »²⁹ aux États-Unis, note Alexandre Rios-Bordes. Les sports jouent un rôle essentiel dans le façonnement de la projection – parfois contestée – du sentiment patriotique américain, pour faire face à l'influence des communistes et protéger la sécurité nationale.

2) SPORTS ET SPORTIFS, ENTRE STRATEGIE CULTURELLE ET SECURITE NATIONALE

En dépit des premières audiences menées par le Sénateur Joseph R. McCarthy, les États-Unis amorcent une offensive culturelle et sportive sans précédent au début des années 1950. La diplomatie américaine a désormais « pris bonne note du fait que le sport est un langage commun aux peuples de l'Est et de l'Ouest »³⁰, observant attentivement la manière dont les Soviétiques utilisent le sport pour construire leur prestige, raconte Rider, particulièrement à Varsovie et à Sofia, où « tout semble fait, a priori, sur ordre d'une autorité extérieure, c'est-à-dire Moscou »³¹. Poussés par un chômage endémique depuis la fin des années 1940, de nombreux Américains s'engagent dans les rangs militaires, leur permettant d'échapper, sans le savoir, à la conscription et à un départ pour le front en Corée. En 1951, les États-Unis adhèrent au Conseil international du sport militaire (CISM), autorisant les soldats à participer à des compétitions sportives internationales. Alors que se dessinent les contours d'une « nation d'avant- postes »³², comme l'écrit Brooke Blower, le sport prend une place prépondérante dans la vie sur les bases militaires américaines en Europe et en Asie. Désormais encadré par la directive NSC-68, qui régit dans le secret le plus absolu la politique étrangère anticommuniste des États-Unis à partir de 1950, le sport devient peu à peu un puissant vecteur de la culture américaine autour des bases.

L'investiture du Républicain Dwight D. Eisenhower à la présidence des États-Unis en 1953 marque un nouveau départ. Bien décidé à user du « facteur psychologique » pour vendre la culture et le mode de vie américains à l'étranger, il crée l'Agence d'information des États-Unis (USIA), qui finance les tournées de ces « diplomates en short » – une véritable anomalie pour un pays n'ayant jamais consenti à créer de ministère dédié aux affaires culturelles³³. La liste des sportifs-ambassadeurs comporte des noms aussi célèbres que les Harlem Globetrotters, Jesse Owens, Wilma Rudolph ou Rafer Johnson, note Laura Belmonte³⁴. USIA cible avant tout les « nations captives » d'Europe centrale et orientale, où elle envoie fréquemment des athlètes noirs pour représenter la culture américaine, sans toutefois remettre en cause la ségrégation raciale en vigueur aux États-Unis. Mal Whitfield ou Althea Gibson, tennismen de renom,

²⁹ Alexandre Rios-Bordes, *Les savoirs de l'ombre. La surveillance militaire des populations aux États-Unis (1900-1941)*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps et lieux », 2018, p. 307.

³⁰ Toby Rider, Kevin Witherspoon, « Making Contact with the Captive Peoples : The Eisenhower Administration, Cultural Infiltration, and Sports Tours to Eastern Europe », *Journal of Sport History*, 2018, vol. 45, n°3, p. 299.

³¹ Toby C. Rider, *Cold War Games*, *ibid.*, p. 53.

³² Brooke L. Blower, « Nation of Outposts: Forts, Factories, Bases, and the Making of American Power », *Diplomatic History*, 2017, vol. 41, n°3, p. 439-459.

³³ À propos du soutien fédéral aux arts et à la culture, voir : Alan H. Levy, *Government and the Arts : Debates Over Federal Support of the Arts in America from George Washington to Jesse Helms*, Lanham, MD, University Press of America, 1997, 160 p.

³⁴ Laura Belmonte, *Selling the American Way: U.S. Propaganda and the Cold War*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2008, p. 176.

dénonceront plus tard, et à demi-mot, le racisme et les intimidations qu'ils subissent de la part de fonctionnaires du Département d'État³⁵. Après avoir été au service de la diplomatie sportive américaine, et ayant largement sillonné l'Afrique, certains sportifs s'engagent en faveur des droits civiques. Accusés de porter atteinte à la sécurité nationale, les ambassadeurs sportifs noirs américains montrent que le consensus, souhaité par Eisenhower en créant USIA, reste majoritairement contesté³⁶.

En effet, la complexité de l'engagement d'athlètes noirs américains au profit de USIA appuie un peu plus la question du lien entre le sport et la sécurité nationale aux États-Unis. Un bref retour à la présidence de Truman est nécessaire. Suite à une intervention remarquée devant le Congrès mondial pour les partisans de la paix en 1949, l'ancien athlète Paul Robeson se voit reprocher d'avoir refusé la conscription et d'appeler la communauté noire à en faire de même. Accusé d'être un agitateur à la solde des Soviétiques, il est aussitôt entendu par la HUAC³⁷. Les répercussions sont notables : Jackie Robinson, premier joueur noir à rejoindre la ligue majeure de baseball au sein des *Brooklyn Dodgers* en 1947, est cité à comparaître devant la commission pour discréditer Robeson – une intimidation qui affecte particulièrement le monde des sports américains³⁸. Conscient du poids des retombées médiatiques sur sa carrière professionnelle et pour la communauté dans son ensemble, Robinson, un vétéran de la guerre, livre un témoignage nuancé³⁹. S'il n'exprime pas de position franche⁴⁰, il alimente néanmoins « l'offensive anticomuniste, anti-radical et anti-progressiste de la guerre froide [et] conduit le mouvement des droits civiques à abandonner le radicalisme, notamment politique et économique, au profit d'un programme réformiste », considère Waldo Martin⁴¹.

³⁵ Kevin Witherspoon, « 'An Outstanding Representative of America': Mal Whitfield and America's Black Sports Ambassadors in Africa », in *Defending the American Way of Life*, op. cit., p. 129-140.

³⁶ Au sujet de l'utilisation des sportifs-ambassadeurs pour « vendre » la culture américaine en Afrique, voir : Rita Liberti et Maureen M. Smith, *(Re)Presenting Wilma Rudolph*, Syracuse, Syracuse University Press, 2015, p. 71-104 ; Melinda Schwenk, « 'Negro Stars' and The USIA's Portrait of Democracy », *Race, Gender & Class*, 2001, vol. 8, n°4, p. 116-139.

³⁷ Au sujet des effets du discours de Paul Robeson devant le Congrès mondial pour les partisans de la paix, voir : Eric Arnesen, « The traditions of African-American Anti-Communism », *Twentieth Century Communism*, 2014, vol. 6, n°6, p. 124-148.

³⁸ Au sujet du témoignage de Jackie Robinson devant la HUAC, voir : Joseph Dorinson, « Paul Robeson and Jackie Robinson : Athletes and Activists at Armageddon », *Pennsylvania History: A Journal of Mid-Atlantic Studies*, 1999, vol. 66, n°1, p. 16-26 ; Rob Edelman, « The Jackie Robinson Story: A Reflection of its Era », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, 2011, vol. 20, n°1, p. 40-55, 172 ; Robert C. Nowatzki, « Legitimate Black Heroes : The Negro Leagues, Jackie Robinson, and the National Pastime in African American Literature », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, 2016, vol. 24, n°1, p. 103-115 ; John N. Ingham, « Four Guys from Birmingham », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, 2017, vol. 25, n°1, p. 57-82.

³⁹ Mark Andrew Thompson, « "Now You're Making It Up, Brother": Paul Robeson, HUAC, and the Challenge of Institutional Narrative Authority », *Quarterly Journal of Speech*, 2019, vol. 105, no 2, p. 172.

⁴⁰ Le point de vue de Peter Marquis, qui écrit que « c'est une erreur d'interprétation de voir dans Robinson un fervent anti-communiste simplement parce qu'il avait obtempéré à l'injonction faite par la ligue du base-ball de se présenter devant le HUAC », diverge de celle de Ron Briley, pour qui Robinson était anti-communiste au point de manquer de dénoncer les méfaits de la guerre au Viêt Nam. Voir : Peter Marquis, « Brooklyn et "ses" *Dodgers*. Base-ball et construction des identités urbaines aux États-Unis, une sociohistoire (1883-1957) », Thèse de doctorat, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2009, p. 373-380 ; Ron Briley, « A Cold War State of Mind : Jackie Robinson and the Anticommunist Crusade », *Black Ball : A Journal of the Negro Leagues*, 2015, vol. 8, p. 5-24.

⁴¹ Waldo E. Martin Jr., *No Coward Soldiers. Black Cultural Politics in Postwar America*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, p. 15.

Au premier abord, ce réformisme s’observe dans le rapport entre athlètes et propriétaires d’équipes sportives. L’arrivée de Jackie Robinson s’accompagne du recrutement de joueurs des communautés italienne, polonaise ou juive, ce qui confère aux *Dodgers* l’image d’une « équipe du peuple », pleinement démocratique, selon Steven A. Riess⁴². L’amitié entre Jackie Robinson et Branch Rickey, un fervent anticomuniste qui tient les rênes de l’équipe, n’est pas sans poser la question de l’adhésion des sportifs noirs aux idéaux de guerre froide comme impératif à l’avancée des droits civiques. Entreprise sportive lucrative structurée par une implantation locale, les *Dodgers* s’engagent dans le développement d’associations caritatives et juvéniles dirigées par des notables issus, entre autres, des milieux de l’industrie, de l’éducation, de la politique ou de la justice, observe Peter Marquis⁴³. En 1950, l’importance de cette implantation locale se ressent d’ailleurs au détour d’un article du *New Yorker*, dans lequel le lecteur apprend que Jackie Robinson « passe les lundis, mercredi et vendredi soir de chaque semaine à vendre de téléviseurs au Sunset Appliance Store à Rego Park », dans le *borough* voisin du Queens⁴⁴. Malgré l’avancée que représente l’intégration de Robinson en ligue majeure, c’est bien l’esprit des valeurs libérales qu’il promeut.

Toutefois, la HUAC et les investigations de McCarthy, qui attisent un peu plus encore les tensions sur le front intérieur avec leurs enquêtes sur l’infiltration supposée de communistes au Département d’État, achèvent de marginaliser les sportifs les plus engagés. Il n’est donc pas étonnant de constater que les *Harlem Globetrotters*, une équipe de basketteurs dirigée par l’entrepreneur Abe M. Saperstein, comptent parmi les représentants les plus médiatiques de la culture sportive américaine à l’étranger, avance Damion Thomas⁴⁵. Ces « jongleurs du ballon » présentent régulièrement « leurs splendides culottes de soie rayée et leurs mille et un tours de passe- passe » au Palais des sports de Paris, commentent les Actualités françaises, et remportent un franc succès lors de leurs escales en Europe entre 1950 et 1953⁴⁶. Quelques années plus tard, l’équipe construite autour de Wilt Chamberlain, vedette de l’université du Kansas, parvient à séduire le public soviétique à Moscou, au point que Nikita Khrouchtchev vient à leur rencontre sur la place Rouge – inopinément, selon la légende⁴⁷. Si la portée symbolique des *Globetrotters* est très profonde pour les Soviétiques, elle l’est autant pour les Américains, poursuit Thomas. Inscrit dans la lignée des spectacles de *minstrel*, qui servaient d’exutoire à la ségrégation raciale

⁴² Steven A. Riess, « The Yankees and the Dodgers. The Glory Years, 1947-1957 » in Stephen H. Norwood, *New York Sports. Glamour and Grit in the Empire City*, Fayetteville, The University of Arkansas Press, 2018, p. 35.

⁴³ Au sujet des œuvres sociales en lien avec les *Dodgers* de Brooklyn, voir : Peter Marquis, « “Penser base-ball” : Formes et enjeux de l’action caritative des *Dodgers* de Brooklyn en faveur de la jeunesse locale (1913-1957) », *Transatlantica*, n°2, 2011, en ligne : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5439> [consulté le 6 mai 2019].

⁴⁴ John Graham et Rex Lardner, “The Talk of the Town : Success”, *The New Yorker*, 7 janvier 1950. Au sujet de cet événement, voir : Harvey Frommer, *Rickey and Robinson : The Men Who Broke Baseball’s Color Barrier*, New York, Rowman & Littlefield, 2015, p. 160-174 ; Lee Lowenfish, *Branch Rickey : Baseball’s Ferocious Gentleman*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007, p. 464-502.

⁴⁵ Damion L. Thomas, « ‘Spreading the Gospel of Basketball’: The Harlem Globetrotters, the State Department, and the Minstrel Tradition, 1945-1954 »; *Globetrotting: African American Athletes and Cold War Politics*, Urbana, University of Illinois Press, 2012, p. 41-74.

⁴⁶ De courts reportages sont disponibles dans les archives en ligne de l’INA. Voir : « Les Harlem Globe Trotters au Palais des sports », INA, 11 juin 1953 ; « Basketball par les Harlem Globe Trotters », INA, 31 mai 1951.

⁴⁷ « Khrushchev Holds Talk at High Level with Globetrotters », *The New York Times*, 9 juillet 1959, p. 35 ; « Globetrotting Memories », *Variety*, 24 décembre 1990, vol. 341, n°11, p. 30.

organisée depuis la guerre civile par les lois Jim Crow, ce symbole conduit toutefois les services culturels à idéaliser le sport comme creuset de la nation américaine⁴⁸.

3) DES SPORTS AMERICAINS SUR LE PIED DE GUERRE

Les mouvements de contestation sur le front intérieur détériorent l'image des États-Unis à l'étranger. Les bases militaires offrent une opportunité unique de tisser des liens avec la population locale, se dit-on, mais aussi – au détour de matchs de gala, de tournois interarmées ou internationaux, voire face à des équipes soviétiques – de nuancer les problèmes sociaux et le débat sur la lutte pour les droits civiques aux États-Unis. Mais les soldats-sportifs contribuent à maintenir la « nation en armes », rappelant l'expression du lieutenant-colonel Walter Sweeney⁴⁹, en se mesurant régulièrement à des équipes locales de basketball, qui sont souvent de bonne facture. La Journée des forces armées américaines, organisée chaque année, permet aux riverains d'assister à des matchs sans autre enjeu que de faire connaître les militaires stationnés dans la région. En parallèle, le Département d'État organise le déplacement des champions de la ligue nationale de basketball (NBA). En 1955, les *Syracuse Nationals* se mesurent ainsi aux *Desert Rats* de la base américaine de Chambley-Bussières en France, devant un public trié sur le volet – des édiles et des hauts gradés militaires ; largement relayé par le journal *Stars and Stripes* ou la radio *American Forces Network* (AFN), ce type d'événement est aussi couvert par la presse locale⁵⁰. La nation américaine se construit bel et bien depuis ces avant-postes à l'étranger.

Toutefois, le choc du lancement du satellite soviétique Spoutnik en 1957 et l'entrée en guerre au Viêt-Nam fragilisent un peu plus encore une nation en proie à de fortes tensions sur le front intérieur. En effet, les arrêts *Brown v. Board of Education* et *Bolling v. Sharpe*, rendus par la Cour suprême en 1954, ont entraîné dans leur sillage un mouvement manifestant l'espoir d'une abolition de la ségrégation raciale⁵¹. Il y a fort à faire : en 1955, raconte Douglas Abrams, on empêchait ainsi les joueurs des *Cannon Street YMCA All Stars* de participer au championnat national organisé par la *Little League*, en dépit de leurs excellents résultats sportifs et du rôle antérieur de la ligue dans la lutte contre la propagation du communisme⁵². Malgré l'intégration désormais acquise des grandes ligues sportives professionnelles, le « rêve américain » de Jackie

⁴⁸ Damion L. Thomas, *Globetrotting*, op. cit., p. 41-74. Au sujet de la dimension raciale des *Globetrotters*, voir : Damion L. Thomas, « Around the World : Problematizing the Harlem Globetrotters as Cold War Warriors », *Sport in Society*, 2011, vol. 14, n°6, 778-791 ; Ben Lombardo, « The Harlem Globetrotters and the Perpetuation of the Black Stereotype », *Physical Educator*, 1978, vol. 35, n°2, p. 60.

⁴⁹ Walter C. Sweeney, *Military Intelligence : A New Weapon in War*, New York, Frederick A. Stokes, 1924, p. 61.

⁵⁰ Au sujet de cet épisode sur la base de Chambley-Bussières, voir : François Doppler-Speranza, « Shooting Hoops with Foreign Teams : Basketball Ambassadors on US Military Bases in France, 1916-1961 » in Philippe Vonnard, Nicola Sbeti, Grégory Quin (eds.), *Beyond Boycotts. Sport during the Cold War in Europe*, Oldenburg, De Gruyter, coll. « Rethinking the Cold War », p. 135-158.

⁵¹ Ces arrêts de la Cour Suprême des États-Unis déclarent inconstitutionnelle la ségrégation dans les établissements publics et fédéraux : US Supreme Court, « *Brown v. Board of Education of Topeka* », 347 U.S. 483, 1954 ; US Supreme Court, « *Bolling v. Sharpe* », 347 U.S. 497, 1954-1952.

⁵² Douglas E. Abrams, « The Little League Champions Benched by Jim Crow in 1955 : Resistance and Reform after *Brown v. Board of Education* », *Journal of Supreme Court History*, 2015, vol. 38, n°1, p. 51-62.

Robinson est de plus en plus contesté. Si la popularité des sports croît avec la multiplication des supports d'information – surtout la télévision, l'un des symboles de la culture de masse américaine des années 1950 –, la presse use de ses prérogatives et de son pouvoir d'influence sur l'opinion pour atténuer l'avance prise par les Soviétiques dans le domaine sportif et gommer les conséquences de la désindustrialisation sur les pratiques sportives aux États-Unis, poussant les jeunes de milieux défavorisés à espérer pouvoir embrasser une carrière d'athlète⁵³.

La presse joue un rôle déterminant pour maintenir les Américains sur le pied de guerre. *Sports Illustrated*, un magazine « ni innocent ni objectif », ayant sans doute servi de couverture à la CIA jusqu'au milieu des années 1960⁵⁴, s'empare par exemple contre le traitement réservé à l'équipe nationale de basketball lors d'une lourde défaite face à l'URSS aux championnats du monde au Chili en 1959. Initialement programmé à l'automne 1958, le tournoi est organisé au mois de janvier « au beau milieu des saisons universitaire, professionnelle et amateur [laissant] peu de chances de constituer une équipe décente »⁵⁵. L'*US Air Force* envoie alors ses soldats-sportifs disputer le tournoi :

Un groupe de l'armée de l'air avait remporté le championnat amateur en 1957, et quand la nouvelle a été annoncée que l'*US Air Force* nous représenterait à Santiago, le communiqué officiel a clairement indiqué qu'il s'agirait de la même équipe. Ces informations ont été publiées et diffusées dans le monde entier sous forme de reportages. Aujourd'hui, à Santiago, à Moscou et partout ailleurs, on croit que les Américains qui ont été battus par les Russes la semaine dernière, battus par les Brésiliens et presque battus par tous les autres, sont les meilleurs joueurs du circuit amateur des États-Unis⁵⁶.

Le magazine montre ici que la nation américaine se construit de plus en plus à travers l'image relayée à l'étranger. Malgré la déroute, il s'aventure à valoriser la performance des sportifs :

Échouant misérablement sur le terrain de basket-ball, les joueurs remplissaient encore une fonction importante en dehors du terrain. Les championnats du monde démontrent également la capacité de personnes au passif et aux attitudes très contrastées à s'entendre entre elles devant un public enthousiaste et attentif. Et la bonne humeur et la candeur de ces jeunes ont beaucoup contribué au fait que le tournoi de Santiago a été une expérience engageante et généralement réussie dans les relations internationales⁵⁷.

Cet épisode illustre le nouveau rôle de la presse dans la propagation de l'image des États-Unis, continuant de souligner l'importance des territoires américains à l'étranger, qui contribuent à la construction de l'identité américaine.

Toutefois, l'activisme politique et la controverse accompagnent un renouveau culturel que les sportifs s'approprient pour s'engager dans la lutte pour les droits civiques au cours de

⁵³ Joseph N. Cooper, Charles Macaulay and Saturnino H. Rodriguez, « Race and Resistance : A Typology of African American Sport Activism », *International Review for the Sociology of Sport*, 2019, vol. 54, n°2, p. 151-181.

⁵⁴ Toby C. Rider, *Cold War Games*, op. cit., p. 112.

⁵⁵ Jeremiah Tax, « First Sputnik, Now This ! Critics in Chile Hooted When Russia Routed the US in World Basketball Play », *Sports Illustrated*, 9 février 1959, p. 12.

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*

ces « longues années soixante »⁵⁸. En 1963, plusieurs sportifs sont vus à la Marche sur Washington. Bill Russell, le pivot des Boston *Celtics*, qui avait défendu les couleurs des États-Unis aux Jeux olympiques de Melbourne en 1956, fait partie des athlètes les plus investis dans la lutte pour les droits civiques. Pourtant, le natif de Louisiane, qui défend vertement l'intégration sportive et sociale et n'acquiesce pas au mouvement de non-violence de Martin Luther King Jr., ne prend pas part aux manifestations⁵⁹. Il exprime aussi son désaccord avec Harry Edwards, sociologue et ancien lanceur de disque de l'université de San José State, artisan reconnu des boycotts de Mexico en 1968 et auteur de *The Revolt of the Black Athlete*⁶⁰. Suite à l'assassinat de King en 1968, Russell conclut que les sportifs noirs se placent dans « une trajectoire de collision » avec la nation américaine⁶¹. Lorsque certaines règles du jeu évoluent, comme l'interdiction du slam dunk entre 1967 et 1976, qui « peut être compris comme une révolte symbolique contre un ordre social détesté », écrit Nicolas Martin-Breteau, « les joueurs noirs, au premier rang desquels Lew Alcindor, ne s'y trompèrent pas en y voyant un règlement directement dirigé contre eux »⁶². Ce dernier popularise le *hook shot* (tir en bras roulé), comme une marque de l'influence des conflits intérieurs de guerre froide sur les sports américains.

Effectivement, les sportifs se construisent une image, que la médiatisation des boycotts achève de confirmer. Vedette des *Bruins* de l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), Alcindor refuse de porter les couleurs américaines dans une démarche de militantisme éclairé :

Mon développement comme joueur de basketball s'est fait en parallèle de mon évolution en tant qu'activiste social. Plus j'étais sûr de moi et plus j'avais de succès sur le terrain, plus je me sentais confiant dans le fait d'exprimer mes convictions politiques. Cette progression personnelle a atteint son apogée la plus controversée en 1968, lorsque j'ai refusé de rejoindre l'équipe olympique. Cela a déclenché un tollé, m'a valu des insultes à caractère racial et des menaces de mort dont les gens me parlent encore aujourd'hui. [...] J'ai essayé de faire valoir que le véritable patriotisme consiste à reconnaître les problèmes et à travailler ensemble à les résoudre⁶³.

⁵⁸ Arthur Marwick, « '1968' and the Cultural Revolution of the Long Sixties (c. 1958-c.1974) », in Gerd-Rainer Horn, Padraic J. Kenney (eds.), *Transnational Moments of Change: Europe 1944, 1968, 1989*, Oxford, Rowman & Litterfield Publishers, 2004, p. 81-94.

⁵⁹ Aram Goudsouzian, « Bill Russell and the Basketball Revolution », *American Studies*, 2006, vol. 47, n°3, p. 67. À ce sujet, voir aussi : Murry R. Nelson, *Bill Russell : A Biography*, Westport, Greenwood Publishing, 2005, p. 66-68.

⁶⁰ Harry Edwards, *The Revolt of the Black Athlete*, New York, The Free Press, 1969, 202 p. À propos d'Edwards, voir : David K. Wiggins, « 'The Struggle That Must Be': Harry Edwards, Sport and the Fight for Racial Equality », *The International Journal of the History of Sport*, 2014, vol. 31, n°7, p. 760-777 ; Steven Waller, Fritz Polite et LeQuez Spearman, « Retrospective Reflections on the Black American Male Athlete and the 1968 Olympics : an Elite Interview with Dr. Harry Edwards », *Leisure Studies*, 2012, vol. 31, n°3, p. 265-270 ; Douglas Hartmann, « The Olympic 'Revolt' of 1968 and Its Lessons for Contemporary African American Athletic Activism », *European journal of American studies*, 2019, vol. 14, n°1, en ligne : <http://journals.openedition.org/ejas/14335> [consulté le 20 avril 2019].

⁶¹ Aram Goudsouzian, « Bill Russell and the Basketball Revolution », *op. cit.*

⁶² Nicolas Martin-Breteau, « Un sport noir ? Le basketball et la communauté afro-américaine », *Transatlantica*, n°2, 2011, en ligne : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5469> [consulté le 30 septembre 2016].

⁶³ Kareem Abdul-Jabbar, *Coach Wooden and Me : Our 50-Year Friendship On and Off the Court*, New York, Grand Central Publishing, 2017.

Avec son coéquipier Oscar Robertson, il effectue néanmoins une tournée remarquée en Afrique en 1970, sous les auspices du Département d'État⁶⁴. Surprenant, ce choix montre alors combien la confiance entre les sportifs et leur nation est entamée : un officier culturel rend compte de sa surprise lorsqu'il entend Alcindor – désormais Kareem Abdul-Jabbar – déclarer qu'il sillonne l'Afrique pour représenter son pays. Et l'officier d'ajouter : « il n'a pas été suffisamment précis quant à quel pays il représente »⁶⁵. Le souvenir du refus du boxeur Cassius Clay – Muhammad Ali –, qui refusa d'entrer dans les rangs de l'armée américaine engagée dans la guerre au Viêt Nam en 1967⁶⁶, montre que la menace intérieure est l'enjeu majeur des États-Unis dans la guerre froide – de nombreuses équipes soviétiques ayant régulièrement été invitées à se mesurer à des équipes universitaires aux États-Unis depuis la fin des années 1950. Et si les « 3 secondes de guerre froide » des Jeux olympiques de Munich en 1972 restent gravées dans la mémoire collective américaine, ils illustrent surtout la nécessité de tenir l'opinion sur le pied de guerre⁶⁷.

CONCLUSION

En 1975, l'opinion publique américaine prend enfin connaissance de la directive NSC-68, qui avait été tenue secrète depuis le début de la guerre froide. Grâce à ce document signé au début de la guerre de Corée, le gouvernement disposait d'une justification pour exercer un certain contrôle sur l'opinion publique. La menace intérieure, auparavant communiste, remet désormais en question des fondements du patriotisme américain. Qu'il s'agisse d'une performance sportive – comme dans lors du fameux « miracle sur la glace », la difficile victoire de l'équipe américaine de hockey sur les Soviétiques aux Jeux olympiques d'hiver de 1980 – ou d'une confrontation politique – comme lors des épisodes de boycotts lors des Jeux olympiques de Moscou la même année ou à Los Angeles quatre ans plus tard –, la stratégie américaine repose sur la diffusion par les organes de presse d'un récit sportif national. Les sports américains forment une seconde ligne de défense de la sécurité nationale, en maintenant la nation sur le pied de guerre.

Toutefois, les difficultés liées à la guerre au Viêt-Nam affectent profondément les sports américains. La promotion de l'internationalisme libéral par le Département d'État a permis aux athlètes de s'affranchir du carcan du patriotisme. Marqués par un individualisme forcené, les sports américains vivent néanmoins des temps difficiles dans les deux dernières décennies de

⁶⁴ Damion L. Thomas, « Let the Games Begin : Sport, U.S. Race Relations and Cold War Politics », *The International Journal of the History of Sport*, 2007, vol. 24, n°2, p. 164-169.

⁶⁵ Kevin B. Witherspoon, « Going 'to the Fountainhead': Black American Athletes as Cultural Ambassadors in Africa, 1970-1971 », *The International Journal of the History of Sport*, 2013, vol. 30, n°13, p.1517-1518. Au sujet de la posture militante de Lew Alcindor, voir aussi : John Matthew Smith, « 'It's Not Really My Country' : Lew Alcindor and the Revolt of the Black Athlete », *Journal of Sport History*, 2009, vol. 36, n°2, p. 223-244 ; Aram Goudsouzian, « From Lew Alcindor to Kareem Abdul-Jabbar : Race, Religion, and Representation in Basketball, 1968-1975 », *Journal of American Studies*, 2017, vol. 51, n°2, p. 437-470.

⁶⁶ Le milieu du baseball manifeste également son opposition à la guerre au Viêt Nam. À ce sujet, voir : Ron Briley, « Baseball and Dissent : The Vietnam Experience », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, 2008, vol. 17, n°1, p. 54-69.

⁶⁷ Fabien Archambault, « Trois secondes de guerre froide. La finale olympique de Munich en 1972 », in Fabien Archambault, Loïc Artiaga, Gérard Bosc, *Le Continent basket. L'Europe et le basketball au XXe siècle*, Bruxelles, Peter Lang, 2015, p. 159-192.

la guerre froide⁶⁸. Si le *New York Times* se réjouit d’annoncer – enfin – que « la Glasnost rencontre la NBA », lors du recrutement des premiers joueurs soviétiques dans la ligue professionnelle en 1987, les sports américains « par excellence » montrent qu’ils ont repris la fonction initiale d’américanisation des populations étrangères qui a été la leur dès la Première Guerre mondiale⁶⁹. Devenu hégémonique à l’étranger, le basketball américain, dont les vedettes sont désormais des figures mondialement reconnues, aura, plus que tout autre sport, contribué au déploiement d’un « empire en pointillés ».

⁶⁸ À propos du développement de l’individualisme des sportifs américains dans les années 1970, voir : Johnny Smith, « ‘The Magnitude of Me’: Reggie Jackson, Baseball, and the Seventies », *Journal of Sport History*, 2018, vol. 45, n°2, p. 145-164 ; Charley Rosen, *Sugar. Michael Ray Richardson, Eighties Excess, and the NBA*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2018, 183 p.

⁶⁹ « Glasnost Meets NBA: May the Best Man-to-Man », *The New York Times*, 4 août 1987, p. 5. Au cours de cette visite, rapporte le journaliste, le meneur de jeu lithuanien Šarūnas Marčiulionis, futur médaillé d’or aux Jeux olympiques de Séoul en 1988 et première « star » européenne en NBA dans les années 1990, est « surnommé Marcello par ses coéquipiers ». L’entraîneur italo-américain Mike Fratello essaye, véritable succès, de communiquer en italien. Peu importe, écrit le journaliste, car « depuis leur arrivée à Atlanta mercredi dernier, les Soviétiques reçoivent un traitement appelé “Khrouchtchev à Disneyland”, on les a emmenés à un match des Braves [l’équipe de baseball d’Atlanta], danser sur du disco dans un night-club à Atlanta jusqu’à 1 heure du matin et dans un parc d’attractions ».